

5.12. Louise Michel (1898) *La commune*.

[...] Après la prise de Paris, il y a plus de rigueur encore.

Les soldats et les gendarmes avaient l'ordre, s'ils entendaient quelque bruit à l'intérieur des wagons à bestiaux où les prisonniers étaient entassés pour les longues distances, de décharger leur revolver par les trous pratiqués à cause de l'air - l'ordre fut exécuté. Le sang ne séchait pas facilement sur les pavés. La terre gorgée n'en pouvait plus boire, on croyait encore le voir ruisseler pourpre sur la Seine. Il fallait faire disparaître les cadavres, les lacs des Buttes Chaumont rendaient les leurs, ils flottaient ballonnés à la surface. Ceux qu'on avait enterrés à la hâte se gonflaient sous la terre; comme le grain germe, ils levaient crevassant la surface.

[...]

Des femmes, sous des vieux châles cachant des pincées de graines, furtivement les semèrent sur les fosses des cimetières. Les graines y poussèrent largement, quelques-unes fleurirent comme des gouttes de sang, alors les femmes furent surveillées et grossièrement insultées - en dépit de tout, les fosses étaient toujours fleuries. L'une, madame Gentil, dont le mari avait combattu en 48, peut-être même 1830 laissa pendant des années sa porte seulement poussée afin qu'il pût rentrer sans éveiller l'attention. Il avait bien traversé les jours de juin (48), il était rentré un soir, pourquoi ne rentrerait-il pas aux jours de mai? Elle appelait ses jardins les fleurs des tombes et les cultivait pour les morts, son mari elle ne voulait pas qu'il le fût, son chien, un gros mouton blanc l'attendait à la porte des cimetières; la nuit avec elle il attendait son maître.